1re année. N° 10. 15 Avril 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

Un an..... Vingt-quatre francs

Six mois. Douze francs

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

15 Avril 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n10bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. N° 10. 15 Avril 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

Au Salon de la Nationale.
Les grands collectionneurs.
Les disparus.
La réorganisation du Musée du Louvre.
Les Artistes et les nouveaux impôts.
Des vers.
Sur l'art des tropiques.
Les Ventes futures.
Un portrait du Dante.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Au Salon de la Nationale

Que de « rétrospectives » ! Alfred Roll et Carolus Duran; Puvis de Chavannes et Stevens; Cazin et Meissonnier; et les morts de l'année, et ceux de l'année dernière. Tous les fonds d'atelier se réunissent ici. C'est un peu lugubre : un inventaire après décès. Et les vivants font aussi la « rétrospective » de leur carrière. M. Charles Cottet emprunte au Luxembourg sa *Douleur au pays de la mer;* M. Albert Besnard montre son *Prince hindou* que le temps transforme. D'où vient ce besoin unanime de regarder derrière soi, de faire le bilan de sa carrière? Quelle terreur panique s'est emparée des artistes, les contraint à invoquer leurs triomphes passés, à faire, à l'exemple de l'épicier, la recette de la journée?

Placés entre l'Institut aux creuses formules et les sociétés ouvertes aux jeunes recherches, la « Nationale » n'a point été réellement novatrice. Elle est issue de l'Ecole, si elle en domine l'enseignement. Mais la doctrine est la même.

La Nationale se sent aujourd'hui entraînée dans la voie diabolique où s'engagent sans réserve les nouvelles générations. Elle a coqueté avec la sirène; mais le charme est rompu. Elle veut s'éloigner des rives enchanteresses. Elle invoque sa patrie, ses coutumes et ses vieux dieux, et célèbre leur culte avec une ferveur renouvelée.

*

La Société Nationale des Beaux-Arts est le plus fermé des groupements d'artistes. Elle n'admet pas volontiers l'intrusion d'un nouvel

associé. Aussi, depuis qu'elle existe, chaque année l'on y retrouve les mêmes noms signant des toiles qui se ressemblent comme des sœurs. C'est une joie quand l'artiste est en progrès; c'est un chagrin quand il décline. C'est un germe de mort pour toute société, parce qu'il est rare qu'un peintre attaché à ses traditions se renouvelle. Et le placement, pour habilement que l'aient réalisé MM. Karbowski et Ladureau, ne peut atténuer la douloureuse et mélancolique impression d'une lassitude générale.

Cependant les œuvres méritoires sont nombreuses. Quelques-unes sont très belles. Les deux grands panneaux de M. Lucien Simon sont du nombre. Le peintre a été particulièrement bien inspiré : son *Elévation* est d'un pathétique et d'une émotion poignants. La mort du poilu est devenue un thème bien banal, qu'il est même inconvenant de rappeler parmi la foule des profiteurs et des enrichis. M. Lucien Simon le magnifie avec une grandeur souveraine.

Une bonne peinture : une figure de jeune fille, par M. Georges d'Espagnat. C'est une des meilleures toiles de l'artiste, et du Salon. Un vigoureux et âpre morceau de M. David Nillet : les *Batteurs de blé*, au mouvement alterné rythmé comme celui des *Sonneurs* de Decamps. Çà et là, parmi la monotonie des panneaux réglementaires, un très bon tableau : celui de M. Charles Guérin, l'*Homme au torse tatoué*, large, plein, dru, le *Nu féminin* de M. Lucien Simon, d'une sobriété et d'une vigueur admirables.

On cherche les toiles de M. Georges Desvallières : elles voisinent avec celles de M. Maurice Denis dans les salles basses consacrées à l'art religieux. La piété qui pardonne du second trouve des accents aussi tendres que l'ascétisme monacal du premier en a de terribles. Quant à l'art religieux, s'il inspire à Mlle Simon et à quelques peintres d'aimables œuvres, candides comme des feuillets de missel, il n'est pour la plupart qu'un prétexte à futiles déclamations.

*

Cependant la Société Nationale a cru devoir manifester sa liberté d'esprit. Elle a ouvert son Salon à quelques « fauves » : M. Van Dongen, M. Dufresne. Mais elle les a mis en cage, c'est-à-dire dans une salle particulière. Elle semble repousser toute solidarité avec eux. En effet, ce n'est pas à la Nationale que ces fauves prennent leurs ébats.

Pas de portraits sensationnels; on reconnaît M. Venizelos, M. Met-

man, conservateur du Musée des Arts décoratifs, le bon peintre belge Claus, par lui-même, M. Brelet, dans son bel habit de préfet, des généraux, des aviateurs. A signaler l'absence d'effigies d'hommes politiques : signe des temps. Peu d'anecdotes militaires : le goût en est passé. Peu de bretonneries, d'Algéries et de Venises. Tendance générale aux symboles et aux vignettes allégoriques. Les peintres contemporains tranchent du penseur et ont des idées. Le fâcheux est que la plupart d'entre eux les interprètent à la manière de... L'on aspire à une bonne folie en admirant tant de sagesse.

*

La rotonde des sculptures s'étend à l'ombre des vastes plâtres que M. Bourdelle destine à quelque république argentine. La *Justice* et la *Force* y sont figurées sous les espèces de démiurges préhelléniques : c'est la curiosité présente du maître. On ne peut lui refuser un sentiment de la puissance qui n'est qu'à lui. Un masque de Mickiewicz, le saint laïque de la Pologne, signé pareillement de M. Bourdelle, est un morceau de choix. Quant au plâtre original du buste de M. Anatole France, que modela l'artiste à Saint-Cloud, c'est un chef-d'œuvre. La logique des formes chère à M. Bourdelle y est traduite avec une souveraine autorité.

Voici quelque douze ans, M. Bourdelle exécutait, à Reims, une *Jeanne d'Arc* destinée à une église de Vitry-le-François. Survint la guerre, Vitry fut bombardée : seule la statue resta intacte parmi des ruines. « Le buste survit à la cité. » L'éminent artiste qui nous contait le fait, croirait volontiers au miracle. En commémoration, il expose à la section d'art religieux, le plâtre original de son œuvre.

Les statuaires sont là en rangs serrés. Une *Bretonne* de M. Quillivic, en granit gris, est une grande et noble chose. A signaler encore, parmi de fort bonnes œuvres, le buste de M. Pimienta par lui-même, celui de Rodin, taillé dans le granit par M. Desbois, une tête d'homme, en plâtre, de M. Dejean, une autre, de Mlle Poupelet...

Des bruits singuliers circulent : l'on parle d'une fusion de deux importantes sociétés d'artistes; les personnages officiels démentent énergiquement. Les journalistes savent ce que vaut un démenti, et leur expérience sourit aimablement. Verrons-nous, l'an prochain, des révolutions dans le palais — le Grand-Palais — des arts?

GUILLAUME JANNEAU.

Les grands Collectionneurs

II. — M. Paul Durand-Ruel

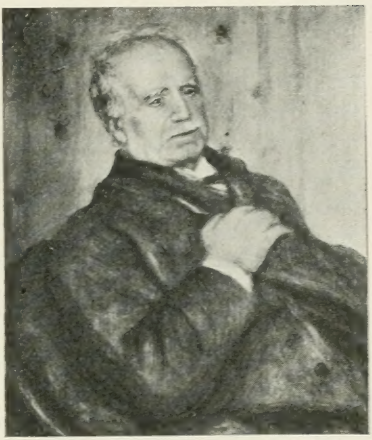
... Il a soutenu des luttes dont l'histoire détaillée prouverait que, quoi qu'on en dise, les temps héroïques ne sont point passés, et que les romans de Balzac ne sont pas invraisemblables. On y verrait, entre autres, ce fait singulier d'un marchand souffrant pour les artistes au triomphe desquels il s'était voué, alors que l'on a, sans doute, vu des artistes souffrant par le marchand, mais jamais **pour** lui.

Arsène Alexandre (**Pan**, nov. 1911).

« Cette collection impressionniste, ne me félicitez pas de l'avoir réunie, nous dit-il : c'est aux amateurs qu'il faut en savoir gré. D'un peintre donné quels tableaux les rebutent d'abord? Ceux où abondent ces prétendus défauts qu'on appelle plus tard qualités caractéristiques. Quand j'avais trop longtemps tenu à leur disposition un tableau de cette sorte, impatienté je l'emportais chez moi. D'où la présence ici de tant d'œuvres fortement originales... Dans son logis modeste, mon père eût montré, il y a soixante-dix ans, une collection pas méprisable non plus; elle concernait les maîtres de 1830, et s'était constituée par le même procédé. »

M. Durand-Ruel dans son cabinet.
(Photographie d'après nature.)

Je priai M. Durand-Ruel de pousser plus loin encore dans le passé... Ses biographes, en effet, n'ont guère vu en lui que le défenseur des impressionnistes, — et il avait quarante ans quand eux se manifestèrent. On ne sait rien de ses débuts, rien de l'origine de sa maison... Il se prêta à ma curiosité. Enregistrons ses paroles, sans les rompre par les questions de l'interviewer.



Renoir. — M. Durand-Ruel.

« — Mon grand-père maternel, François-Hyacinthe Ruel, était notaire à Balgencier, près Toulon, quand votre horrible Révolution éclata. Suspect, il se réfugia en Italie, en 1793, et s'y fixa, complètement ruiné. Plus tard nous le retrouvons secrétaire de Soult, lequel fut, en 1803, parrain de son quatrième enfant. La famille était nombreuse, les ressources restreintes. L'une des filles acheta, 174, rue Saint-Jacques, la papeterie Guillet; elle épousa son principal commis, Jean-Marie-Fortuné Durand... Des dates? Pourquoi? Vous y tenez?... Attendez que je les retrouve... Voici : Elle, 10 février 1795 à Livourne; lui, 6 octobre 1800 à Auray, — et c'est de leur union, 20 septembre 1825, que je naquis, à Paris, 31 octobre 1831.

« Mon père avait annexé à la papeterie un commerce de couleurs, toiles, pinceaux, etc. Ses amis lui en avaient donné le conseil et notamment Marsaud, élève de Charlet, Schroth, qui fut un expert réputé, et Arrowsmith. Cet Arrowsmith a ceci de spécial que c'est lui qui avait déterminé Constable à envoyer au Salon de 1824 ces paysages inattendus dont fut influencé Delacroix; de plus, il avait ouvert à Paris, rue Saint-Marc, une brasserie hantée par la jeunesse peignante et écrivante; une salle de cet établissement était dite « Salon Constable »; des œuvres du beau paysagiste la décoraient. Mon père en acquit là plusieurs. D'autre part, à l'instigation de M. Brown, riche négociant bordelais, collectionneur des aquarelles de Bonington (et père de John Lewis Brown), il fit de la propagande pour les aquarellistes anglais, qui alors pullulaient à Paris.

« Les peintres ses clients lui donnaient de leurs produits en paiement de fournitures. Lui-même achetait des tableaux : il eut des Decamps, des Charlet, des Cabat, des Flers, des Roqueplan, des Rousseau, des Dupré, etc.; Corot, Raffet, Gavarni, Marilhat, Troyon, Isabey, Diaz venaient à la maison.

« En 1833, il confia la papeterie de la rue Saint-Jacques à son commis (à qui il la vendit en 1839) et s'installa rue des Petits-Champs, 103, où son commerce porta exclusivement sur les tableaux et sur les articles nécessaires à leur fabrication.

« Mme Hulin mourut, sans laisser de successeur... Eh, oui, Mme Hulin... Naturellement, vous connaissez mieux Mme Druet ou Mme Langweil ou même Mlle Weill... Cette Mme Hulin était une marchande de la rue de la Paix; c'est elle qui, la première, avait acheté Bonington, Delacroix et Géricault... Quand Mme Hulin mourut, — et c'était en 1834, — le nouveau magasin de mon père devint le rendez-vous de quiconque s'intéressait au mouvement des arts.

« Du reste, les amateurs étaient en petit nombre, et rares les marchands. Pour un trafic si peu lucratif, il n'y avait à Paris, outre la nôtre, que trois maisons : Alphonse Giroux, boulevard de la Madeleine; Susse, place de la Bourse; Biraut, rue de Cléry. Encore la peinture n'avait-elle chez eux qu'une place sacrifiée : le premier exhibait surtout bibelots de luxe, objets pour étrennes; le second était fondeur; le troisième fabricant de châssis et de chevalets.

« Si on vendait peu de tableaux, on en louait pas mal. On les louait cinq francs par mois, dix francs, davantage quand il s'agissait d'un artiste en vogue... Ne vous étonnez pas... C'est ainsi... On mettait des tableaux en pension dans les familles... Les jeunes femmes de la bonne bourgeoisie n'avaient pas de vie mondaine : elles jouaient de la harpe, faisaient de la tapisserie; elles peignaient aussi. Comme elles n'étaient pas ambitieuses d'inventer, elles copiaient. Pour copier, il leur fallait bien un modèle : nous le leur louions. Et aujourd'hui encore on a la surprise de trouver, dans les milieux vieux-bourgeois, tel tableau romantique connu, sans signature : ce n'est pas l'original et ce n'est pas une réplique, — c'est une copie que peignit avec scrupule une jeune fille d'alors.

« En ces temps lointains, les gens de ma profession n'avaient pas des vendeurs, des archivistes, des caissiers, des scribes. Ils tenaient leur boutique ouverte de sept heures du matin à dix heures et demie ou onze heures du soir, et leur seul collaborateur, le garçon de magasin, se jugeait convenablement rétribué quand, à la fin de chaque journée de travail, on lui mettait trois francs dans la main.

« Pour protester contre une augmentation de loyer, mon père quitta, en 1843, son rez-de-chaussée des Petits-Champs et passa au

83 de la même rue. Mauvaise idée. Là, il était au premier étage. Il ne voyait guère que ses vieux clients. Parfois il vendait un tableau à un jeune prince qui, trois jours après, venait lui dire combien Louis-Philippe avait été consterné de l'acquisition. Les affaires languissaient. Les peintres se répandaient en doléances. Pour ouvrir de nouveaux marchés, mon père alla solliciter chez eux les collectionneurs belges, hollandais, allemands, russes, — voyages de peu de rapport.

« En 1846, il loue, au prix, énorme pour l'époque, de quinze mille francs, un magasin boulevard des Italiens, au coin de la rue de Choiseul. Il interrompt mes études au collège Bourbon, pour m'initier à son commerce. Celui-ci renaissait dans ce local propice. La Révolution de 1848 vint tout gâter : quand le 5 0/0 tombe à 40 francs, les rentiers ne se jettent pas sur la peinture.

Degas. Danseuses.

« Alors il sous-loue son magasin, cesse ses achats, se remet au commerce de détail et à la location des tableaux. Quant à moi, qui avais tout négoce en aversion, qui rêvais d'être officier ou missionnaire, je réintègre mon ancien collège devenu Condorcet et, en 1851, suis reçu à Saint-Cyr. Je n'y entrai pas, la commission médicale m'ayant jugé trop faible pour le métier des armes. Elle était bien exigeante, — car enfin connaissez-vous un grand capitaine, un seul, qui ait vécu aussi longtemps que moi?... Me revoilà apprenti négociant, mais avec moins de répugnance que naguère : les bons peintres qui s'intéressaient à ma jeunesse m'avaient dessillé les yeux; je m'étais pris pour l'œuvre de Delacroix d'une admiration qu'égalait seule mon admiration pour Corot.

« Le calme politique rétabli, les affaires refleurirent. Mais les

Sisley. Rue à Louveciennes

maisons fondées depuis peu, celles de Francis Petit, Beugniet, Detrimont, Thomas, Cachardy, Febvre, Weyl, qui n'étaient pas absorbées comme nous par les minuties d'un commerce de détail et n'avaient aucun passif, consacraient à des achats fructueux leur activité et leurs ressources; la maison Goupil elle-même, qui jusque-là se bornait à l'édition et n'achetait que les œuvres qu'elle voulait reproduire, s'était mise au commerce des tableaux.

« Nous réagimes de notre mieux contre ces concurrences et contre des difficultés de toute sorte, et, en 1856, nous nous établissions dans des locaux admirablement situés, 1, rue de la Paix, angle de la rue des Capucines. Avec des tableaux dans mes bagages, je vis Lyon et Bordeaux, Bruxelles et Amsterdam, Berlin et Hambourg, Londres. Une période prospère s'annonçait. N'en concluez pas qu'une toile se vendit toujours à un prix décent. Cette même année 1856, à la vente Claye, on avait un Jules Dupré pour 150 francs; deux Géricault pour 540 et 40 francs, un Rousseau pour 620. Millet, Diaz, Daubigny, Barye, Daumier étaient toujours à court d'argent. Troyon se vendait parfois bien, souvent mal.

« A propos de Troyon, ces détails sont-ils connus? Deux de ses élèves l'aidaient, Esbrat et Boudin. Celui-ci exécutait souvent les ciels de Troyon qui disait volontiers : « Ce garçon les brosse mieux que moi. » Esbrat mourut jeune. On fit au profit de sa famille une vente des études qu'il laissait. Troyon, gentiment, les retoucha et, pour qu'elles se vendissent mieux, mit ses initiales à côté de celles d'Esbrat. Peut-être ces dernières ont-elles, dans quelques cas, cessé d'être visibles...

« Pour soutenir la peinture que nous aimions, j'imaginai d'affecter à son budget, toujours en déficit, les sommes que fournirait la vente, plus commode, de la peinture que nous n'aimions pas. Je faisais,

C. Pissarro. — Gardeuses de vaches

surtout aux approches des Salons, des visites aux ateliers de Cabanel, Baudry, Bouguereau, Delaunay, Emile Lévy, Benouville, Bonnat, Fantin, Brion, Breton, Duran, Henner, Gustave Moreau, Couture, Ziem, Chaplin, Tassaert, Ribot, Roybet, Vollon, Brown, Lépine, Boudin, Cals. Aux étrangers aussi j'achetais de la peinture, — Alfred Stevens, Willems, Krauss, Brendel, Schreyer, Heilbuth, Madrazo. Je cite pêle-mêle tous ces noms disparates : à vous de les répartir entre les deux catégories, — bons, mauvais ; mais ce serait trop tranché : pour être juste, placez-en beaucoup dans une catégorie intermédiaire... J'étais fort lié avec Bouguereau : je n'eus jamais de lui que d'excellents offices; jusqu'en 1867 ou 1868 et pendant des années, il me donna toute sa production; plus tard, mon goût avoué pour l'impressionnisme lui parut étrange, mais il ne me considéra pas comme un criminel; la dernière fois que nous nous rencontrâmes — c'était à un Salon et Jules Lefebvre l'accompagnait — il me dit avec une tristesse sans aigreur : « Eh bien, cher ami, vous triomphez... »

Berthe Morisot. — Le lever.

« Le 4 janvier 1862, je

m'étais marié avec Jeanne-Marie Lafon, fille d'un modeste horloger de Périgueux et nièce de cet Emile Lafon (ami de Louis Veuillot) dont la décoration à Saint-Sulpice fait face à celle de Delacroix. Union de deux familles profondément catholiques. Le 25 novembre suivant naissait mon premier fils, Joseph. J'eusse été bien empêché de lui transmettre des goûts commerciaux que moi-même n'avais jamais eus. Ses aptitudes le portaient vers d'autres spéculations, et il était licencié ès lettres quand, sous la pression des circonstances, lui et son frère Georges, actuellement chef de notre succursale de New-York, devinrent, en 1885, mes très précieux collaborateurs. Depuis mon apoplexie de 1913 tout le souci de la firme leur incombe. Mais j'anticipe...

Manet — Course de taureaux

« Le 19 mars 1865, mon père mourut.

« Je fis alors avec Brame une longue série d'affaires de compte à demi. Je n'étais pas outillé pour tenir des écritures en règle. Toutefois je notais mes opérations sur un registre (il a, d'ailleurs, disparu pendant la rude crise que j'ai eu à subir de 1873 à 1888 et au delà). Brame, lui, ne tenait pas de livres du tout, se fiant non pas même à sa mémoire, mais à la mienne. Mon manque d'ordre et de régularité comptable était invétéré et atavique. (Mon père achetait sans savoir jamais comment il paierait; au surplus, il payait.) Mais ces façons trop peu administratives, qui étaient sans inconvénient dans mes relations avec Brame, finirent par me causer ennuis et pertes. Je n'étais décidément pas fait pour être commerçant...

« Nous voilà aux dernières années de l'Empire. Bien des chefs-d'œuvre m'avaient passé dans les mains, et certains d'entre eux plusieurs fois... Vous voulez un exemple?... Au hasard, prenons un Corot, le *Lac de Nemi*... Voici ses aventures : Acheté 6.000; vendu 8.000;

je le rachète après l'exposition de 1867; je le revends 8.000 au baron de Villars, vieux client de mon père; je le lui rachète 15.000 en 1872; je l'envoie en 1873 à l'exposition de Vienne; il revient invendu; je le cède à perte. Abrégeons. Il a fait, en dernier lieu, 400.000 francs en vente publique...

« En 70, à Londres, Daubigny me présenta Claude Monet : « Voilà un jeune homme qui sera plus fort que nous tous. » Et comme, devant ces toiles inhabituelles, j'étais un peu désorienté et hésitais, Daubigny de me dire : « Achetez. Je m'engage à vous reprendre celles dont vous ne vous déferez pas et à vous donner de ma peinture en échange, puisque vous la préférez. » De fait, quand Daubigny mourut, il possédait quantité d'œuvres de Monet; on les écarta de la vente après décès, ainsi que celles de Monticelli, comme inavouables, et on les liquida ultérieurement en une vente anonyme où leurs enchères varièrent entre 20 et 100 francs.

Cézanne — Un dessert.

« Quelques jours après notre rencontre, Monet m'amenait — c'était encore à Londres — Pissarro et Sisley. Il me fit connaître Renoir à Paris, l'année suivante.

« Mes rapports avec Edouard Manet ne furent effectifs qu'en 72. Cette année-là, en janvier, je vis deux de ses toiles (le *Port de Boulogne au clair de lune* et une nature morte) chez Alfred Stevens qui, par bonne camaraderie, avait accepté de leur chercher acquéreur. D'enthousiasme, je fus cet acquéreur au prix demandé de 800 francs l'une. Et le lendemain, j'allai chez Manet et, séance tenante, lui achetai vingt-trois toiles pour 34 ou 35.000 francs, somme fort honorable alors, mais qui aujourd'hui ne paierait pas suffisamment la moins importante de ces vingt-trois toiles... Que vous êtes curieux!...

Oui, en effet, les historiens de l'impressionnisme n'ont jamais su au juste de quoi se constituait ce lot fameux... Et comment se décomposait le total, vous aimeriez le savoir aussi... Justement j'ai reporté ces chiffres en marge de mon exemplaire du livre de Duret, au catalogue de la fin... Je vous prie, prenez dans ma bibliothèque l'*Histoire d'Edouard Manet et de son œuvre*... Merci... Tenez, voici un crayon... Mais pourrai-je lire mes chiffres? J'écris comme un chat... Allons, je feuillette et vous dicte... Les numéros sont ceux de ce catalogue... Vous y êtes?

N° 12.	*Le buveur d'absinthe*	1.000 fr.
23.	*Le guitariste*	3.000
29.	*Le ballet espagnol*	2.000
31.	*La chanteuse des rues*	2.000
32.	*L'Espagnol* (*Eugène Manet*)	1.500
37.	*Mlle V. en costume d'espada*	3.000
51.	*Le torero mort*	2.000
53.	*Le buveur d'eau*	1.000
54.	*Le Christ aux anges*	3.000
63.	*Le liseur*	1.000
65.	*Le philosophe*	1.000
66.	*Le mendiant*	1.000
73.	*La course de taureaux*	500
76.	*Le fifre*	1.500
77.	*L'acteur tragique* (*Rouvière*)	1.000
81.	*Combat du Kearsage et de l'Alabama.*	3.000
84.	*Pivoines*	400
88.	*La femme au perroquet*	1.500
95.	*Le chiffonnier*	1.000
115.	*La jetée de Boulogne*	500
117.	*Une plage*	500
125.	*Le repos* (*Mme Morisot*)	2.500
138.	*Le port de Bordeaux*	600

« Quelques jours après, je retournai chez Manet. Il avait fait rentrer à l'atelier divers tableaux en dépôt là ou là. Pour 16.000 francs, je lui en pris plusieurs, parmi lesquels :

N° 16.	*La musique aux Tuileries*	2.000 fr.
41.	*L'enfant à l'épée*	1.500

96.	*Les bulles de savon*	600
114.	*Le départ d'un steamer*	1.000
116.	*L'estacade de Boulogne*	1.000
145.	*Le port de Calais*	1.000

« Cependant, ma passion pour les maîtres de la nouvelle école faisait esclandre. Mes plus utiles clients cessèrent net de paraître dans ma maison où on les outrageait par des spectacles scandaleux. Et comme je m'obstinais à acheter les peintres réprouvés, ce fut, une fois de plus, la ruine. En 1884, il y eut liquidation à l'amiable. (Heureusement j'avais un ami en chacun de mes créanciers.) Je devais des millions. Je mis dix ans, de 1884 à 1894, à les payer. Enfin, les maîtres impressionnistes triomphaient comme avaient triomphé ceux de 1830. Ma folie avait été sagesse. Dire que si j'étais mort à soixante ans, je mourais criblé de dettes et insolvable, parmi des trésors méconnus... »

Claude Monet. — Promenade, temps gris.

Quatre-vingt-neuf ans et cette conversation si longue n'avaient pas abattu Paul Durand-Ruel. Mais pourquoi l'aurais-je interrogé sur les épisodes de cette dernière partie de sa carrière? Tant bien que mal ils sont connus de nos lecteurs. C'eût été abuser de sa bonne grâce.

F. F.

L'art colonial

Une exposition coloniale interalliée aura lieu à Paris en 1925. Y sera-t-il fait une place à l'art nègre, cher à feu Guillaume Apollinaire? Mais ce serait l'occasion de montrer l'art décoratif de nos colonies, anciennes et nouvelles.

Les disparus

ANDRÉ METTHEY

La carrière d'un peintre ou d'un sculpteur est généralement plus familière et plus accessible aux lettrés que celle des décorateurs. Leur œuvre, en effet, nous parle plus directement, nous en comprenons mieux les trouvailles. Suivre des recherches où l'élément technique intervient d'une manière essentielle, où l'artiste multiplie les études, les tentatives, les essais, pour obtenir à la fin le galbe de l'accoudoir d'un fauteuil ou la décoration d'une poterie, est chose plus mystérieuse.

Mais de même que l'homme cultivé goûtera toujours les trouvailles de tours et de mots qui font un style original, et qu'il aimera, dans l'œuvre d'un peintre, telle alliance de tons inédite et raffinée, il se plaira à retrouver, dans les inventions du décorateur, la marque du beau métier sans lequel il n'est point de talent.

André Metthey, céramiste, qui vient de succomber à l'épuisement d'une vie de labeur, était de ceux qui réservèrent aux hommes de goût des joies exquises. Il était émouvant de suivre, à travers les réalisations qu'il a données, le travail perpétuel, l'inquiétude, sinon du mieux, du moins de la diversité.

*

L'artiste a laissé des tapis, qui sont éclatants et savoureux, de vastes panneaux céramiques destinés à seconder l'architecture et prévus pour elle, des porcelaines, des poteries vernissées, des grès peints sur engobe et surtout le trésor des grès sculptés, ajourés, décorés d'émaux et d'or pleins de richesse, de magnificence et de raffinement.

Parfois Metthey empruntait ses motifs décoratifs à l'antiquité : des panathénées de figures nues, sobrement indiquées par le relief, animaient la panse des vases aux formes pures; parfois les effigies n'étaient que peintes en noir sur un fond jaune, et le style grec trouvait de séduisants accords avec le goût français.

L'invention de décors d'André Metthey est inépuisable. Mais le maître avait montré, en 1919, chez M. A.-A. Hébrard, une série d'œuvres qui attestaient l'aboutissement des recherches de toute sa vie : il avait obtenu enfin le rouge éclatant, lumineux, somptueux qu'il est seul à avoir employé.

André Metthey, bon artisan, ayant réalisé son rêve d'art, est mort dans son atelier d'Asnières, près des fours où s'accomplissait, avec la collaboration secrète du feu, le grand œuvre méthodique et fervent.

La réorganisation du Musée du Louvre

MM. les conservateurs de la peinture au Louvre nous ménagent une agréable surprise : dans quelques jours, nous visiterons à notre guise les galeries du Bord de l'Eau closes encore, les petites salles des maîtres néerlandais, la collection Chauchard et la collection Schlichting, aménagée dans une longue galerie du pavillon de Flore, première conquête du musée sur l'ennemi : nous voulons parler du ministère des Finances.

*

L'on verra peu de changements notables : les Rubens de Marie de Médicis, revenus intacts de Toulouse, doivent une nouvelle jeunesse à un nettoyage intelligent, qu'ont pareillement subi la plupart des chefs-d'œuvre réinstallés après leur long exil. La galerie des Rembrandt dont le fond grenat a été heureusement éclairci, s'est dépouillé des petites toiles du maître, au profit d'une des salles latérales. Franz Hals est en pénitence : placées en face de Rembrandt, trois des œuvres capitales que nous possédons du maître, dont *la Bohémienne* et *la Femme aux gants gris* sont séparées : n'eut-il pas été préférable de grouper en un panneau les chefs-d'œuvre du grand Hollandais?

Les remaniements des petites salles ne portent que sur des détails : toutefois si la mise en valeur de certaines toiles fameuses a été habilement réalisée, c'est généralement au préjudice du groupement des œuvres d'un même maître : nous aimerions nous attarder dans une salle Ruysdaël, dans une salle Van Ostade, comme nous le ferons dans la salle où sont réunis les maîtres allemands : Holbein, Durër, Cranach.

Les salles Chauchard ne sont pas modifiées, sauf dans quelques détails : *l'Angélus* est sur un chevalet. Quant à la salle Schlichting, ses richesses ont été présentées avec un goût et un bonheur auxquels il faut applaudir.

*

MM. les conservateurs du Louvre nous doivent désormais une organisation sans défaut des salles françaises. Le mystère enveloppe les projets des distingués savants. Souhaitons qu'ils se souviennent qu'à côté des italianisants et des académistes, une grande école exista : celle des réalistes, injustement sacrifiée, et surtout méconnue.

Les artistes et les nouveaux impôts

UNE LETTRE OUVERTE AUX ARTISTES

Vous faites votre œuvre, Messieurs, selon votre conscience, avec le désintéressement du mandarin chinois vivant dans la tour d'ivoire. Les sociétés que vous avez constituées ne sont point des instruments de défense professionnelle, mais du combat que vous limitez au domaine des idées. Vous êtes des intellectuels. Cependant n'avez-vous pas, hors du rêve, des intérêts communs? Echappez-vous aux obligations et aux désirs des hommes vivant en société? N'êtes-vous pas les hommes de 1920? L'art vous épargne-t-il les inquiétudes et les soucis de la vie présente?

L'un des problèmes que vous négligez à tort n'en présente pas moins pour vous l'intérêt le plus pressant : des impôts nouveaux vont grever la circulation de vos œuvres. L'Etat, qui considère encore l'art comme un luxe et non comme un besoin humain, projette de prélever sur votre labeur des taxes écrasantes. Aux termes de la loi qu'étudie le Parlement, aucune de vos toiles, aucun de vos bronzes, ne sera désormais vendu, directement ou par l'intermédiaire du marchand qui est votre éditeur, sans que l'opération n'ouvre, en faveur du fisc, un droit de 10 0 0.

Vous allez être, Messieurs, soumis à une juridiction d'exception. La prose de l'homme de lettres n'est pas chargée de l'impôt dit de luxe; les créations du musicien sont pareillement exonérées. Les vôtres seront imposées. Sans doute une distinction doit être observée. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que l'impôt atteigne les ventes successives d'un Primitif ou d'une commode ancienne. Il frappe ici un luxe. Grevant l'art moderne, c'est le travail qu'il va frapper.

Car, au regard de la logique, vous êtes des producteurs qui vivez de votre profession. La loi n'oserait taxer la « journée » du clerc d'avoué, craignant qu'en manière de protestation les terrassiers ne fissent grève. Votre labeur sera-t-il excepté de la protection dont bénéficie le travail? Les œuvres d'art exportées, il est vrai, échappent au fisc. Voulons-nous donc fomenter l'exode de nos richesses d'art, déjà favorisé par la faiblesse des changes? Si vous n'y mettez ordre, la France ne conservera rien de l'art éclos chez elle. Votre œuvre, dispersée à l'étranger, ne sera pas même connue de vos pairs et votre nom n'éveillera chez nos petits-neveux aucune image précise.

Ces choses, vous les savez, Messieurs. Mais vous laissez inutilisées les armes défensives que vous possédez. Vous abandonnez au Parlement, à l'Administration, le soin de vous secourir. Lorsqu'il rapporta devant la Chambre le projet de loi qui vous accorde un droit de « suite » sur vos œuvres aliénées, M. Léon Bérard, ancien ministre des Beaux-Arts, conclut en vous engageant à former une société analogue à celle des gens de lettres.

Cette association se proposant la défense de vos intérêts professionnels communs serait l'organe administratif dont vous avez besoin. Vous avez approuvé le projet du rapporteur : mais vous n'avez rien fait. Dans le passé, les artistes n'étaient pas des isolés; ils étaient groupés, au contraire, en puissantes compagnies dont l'intervention collective s'opposa fréquemment à l'arbitraire. Négligerez-vous leur exemple? L'occasion se présente aujourd'hui d'en délibérer, et, si vous le voulez, Messieurs, d'agir.

LE BULLETIN.

Des vers..

...Et de beaux vers, lumineux, harmonieux, impeccables. M. André Lamandé les a écrits *Sous le clair regard d'Athéné* (1), et la volupté simple et pure, et l'éternelle jeunesse les animent. M. Lamandé écrit comme un sculpteur ou mieux comme l'architecte qui conçut le Parthénon. Un sens de la beauté classique infiniment émouvant s'allie dans ces vers délicats à une fraîcheur exquise. Citons-en quelques-uns :

Dans le jeune atelier du sculpteur, la Matière
S'offrait, inerte et blanche, au baiser de l'Esprit.
Michel-Ange, le buste haut dans la lumière,
Eut peur de violer les flancs nus de la pierre.
Il détourna la tête et tristement sourit.
L'incertitude sombre et la douleur hautaine
Avaient déjà broyé son cœur, meurtri sa chair,
Et martelé son front comme un masque de fer.
Deux époques heurtaient en lui leur vieille haine :
Le Moyen Age roide où la forme n'est rien
Et la Grèce superbe en son galbe païen...

Mais découper quelques vers dans l'œuvre d'un poëte, n'est-ce pas le trahir?

(1) André Lamandé. *Sous le clair regard d'Athéné.* Delalain, édit. 1920.

Sur l'art des tropiques

MM. H. Clouzot et A. Level ont composé sur l'art nègre et océanien un volume qui commente savamment une quarantaine de reproductions de sculptures caractéristiques.

L'invention en art y est abordée ainsi :

« La surprise que nous cause le résultat, la création, est en proportion de la puissance du transformateur. Faut-il aller jusqu'à dire que plus la réalisation s'écarte de l'objet concret, plus la force créatrice a été grande, plus la projection a été puissante? »

Cette question, faite à propos des œuvres les plus imagées qui soient, semble appeler cette réponse : qu'elles sont les plus puissantes créations d'art.

Je la fais volontiers, cette réponse, quant à moi, et je ne serai pas de ceux qui reprochent aux artistes modernes de déserter leurs traditions locales pour s'instruire auprès de l'art nègre.

Je crois qu'il n'y a qu'une seule tradition en art; l'Afrique la présente dans sa pureté : suggérer des émois par les moyens les plus violemment plastiques ou picturaux et par ceux-là seuls.

En parfaite sympathie d'idées avec MM. Clouzot et Level, je ne leur ferai que deux reproches, très petits : ils n'atteignent que quelques millimètres de texte.

Le premier est d'avoir admis cette opinion que « le développement intellectuel des nègres s'arrête à l'âge de la puberté », vieux cliché que la fréquentation des sujets, et leurs chefs-d'œuvre, écartent.

Le second est d'avoir cité quelques phrases de Gobineau qui n'expriment qu'incomplètement, et à son profit, la pensée de cet auteur néfaste. Celui-ci n'admettait pas, en effet, que les nègres pussent donner naissance à des œuvres élevées, malgré leurs dons, à moins qu'une forte adjonction de sang noble ne les virilisât.(On voit trop ce qu'il entendait par élévation de l'art). Le contraire s'affirme par ce volume, *l'Art Nègre, l'Art Océanien*, qui n'a que faire d'une autorité caduque au moment où il consacre le rajeunissement, l'épuration de notre conception de l'art.

LUCIE COUSTURIER.

Les Ventes futures

LA VENTE ORLOFF

Après une exposition particulière ouverte le 27 avril prochain, après l'exposition publique du lendemain, maîtres Lair Dubreuil et Albinet, commissaires-priseurs, assistés de MM. Jules Féral, Paulme et Lasquin, experts, vont disperser, les 29 et 30 avril, une collection particulièrement précieuse, celle de quatre-vingt-quinze dessins de J.-B. Tiepolo, qu'avait réunis feu le prince Alexis Orloff.

Sans doute la collection comporte des tableaux, et de fort bons tableaux. Mais ils nous paraissent éclipsés par la série des dessins du grand Vénitien. Tous sont inédits. Ils avaient été conservés en album, à l'abri de la lumière : ils doivent à ces conditions heureuses leur fraîcheur incomparable.

Lavis de bistre et de sépia, ou croquis à la plume lavés, ils sont pour la plupart les premières pensées d'œuvres réalisées ensuite. Un catalogue sérieusement dressé par les experts note les similitudes que présentent certaines improvisations avec les œuvres connues du maître. On y lit aussi ces fort justes commentaires :

« La fécondité de l'artiste est à ce point intarissable qu'un même thème lui devient souvent un prodigieux prétexte à de magnifiques variations qu'il exécute sans monotonie ni redites. Nous n'en voulons pour preuve que l'étonnante suite d'*Annonciations*, ou celle, si diverse et si renouvelée par son incomparable don de création, des *Fuites en Egypte*. »

Un portrait du Dante

Est-ce une véritable effigie du Dante que l'on vient de retrouver, à fresque, et dans l'église San François, de Ravenne? En ce sanctuaire, le poète fut enseveli.Ce fait ne suffirait pas, il est vrai, à anthentifier l'œuvre, mais, *peritus in arte*, le professeur Santi-Muratori, pour qui l'histoire de Ravenne n'a rien de caché, jure qu'il n'y a pas à douter ut seul instant. Le docte Diego Valeri lui fait écho dans le *Resto del Carlino*.

La figure est inconstestablement de ce style giottesque-romagnol, de la seconde moitié du XIV^e^ siècle, et dont de nobles témoignages figurent à Santa Maria in Porto, à Rimini,et à Pomposa, entre autres lieux. Et puis, le «présumé Dante» apparaît ici dans une attitude identique à celle que lui donna, en 1483, Pietro Lombardia, auteur du tombeau de l'Alighieri. La fresque est de 1357. A cette même date, on sait qu'un véritable *culte dantesque* existait à Ravenne (le Dante était mort en 1321).

N'allez pas dire aux Ravennais que le « ritratto » n'est pas le portrait du père de la *Divine Comédie*. Vous vous feriez lapider bien plus que si vous contestiez les « droits italiens » dans l'Adriatique!

Récents achats de l'Etat

L'Etat poursuit avec un louable zèle les acquisitions d'œuvres d'art. A l'exposition de la Société moderne, il a acheté les *Roses de Noël* de Mme Galtier-Boissière, des *Fleurs* de Claudius Denis, le *Bord de la mer* d'Albert André, un *Nu* de Dusouchet, l'*Hiver à Saint-Amarin* du regretté Paul Madeline, le *Vieux port d'Espalion* de Balande.

L'exposition des dessins de Mlle Louise Hervieu vaut à nos musées trois pièces remarquables : le *Fantôme* des *Fleurs du Mal*, la *Bibliothèque* et un *Intérieur*.

Ici...

M. MAURICE DENIS, CRITIQUE D'ART

Pour l'exposition des œuvres de M. Paul Gernez, qu'abrite la galerie Bernheim-Jeune, M. Maurice Denis a écrit une préface dont nos lecteurs nous sauront gré d'extraire ces intéressants passages. L'éminent peintre y définit à la fois l'art volontaire et savant de son ami et certaines tendances de l'art moderne :

Je crains que dans votre génération, qui exalte si généreusement la raison, qui la veut seule maîtresse, les meilleurs par l'intelligence et la volonté ne confondent trop habituellement ces deux ordres de notre activité intellectuelle. A aucun moment je ne vous vois vous abandonner à votre poésie, à vos penchants, et ce que vous laissez paraître de votre sensibilité (tels ciels, tels reflets dans l'eau, telles modulations dans les verdures) est comme bridé par une volonté austère. Rien d'aimable ni de facile n'est toléré par ce que vous appelez votre « humilité consciencieuse ». Une seule chose pour vous est nécessaire : éliminer le hasard, mettre de la raison partout. C'est ce qui donne tant de force mais aussi tant de sévérité à l'ordonnance de vos paysages.

Mais autre chose vous amuse. Votre curiosité de psychologue discerne dans cette appréhension directe du réel, un sens des objets, que les peintres n'ont plus. Lorsque Valenciennes recommande de ne peindre les arbres ni après le vent, qui les couvre de poussière, ni après la pluie qui en fonce les couleurs, n'est-ce pas parce qu'il a une idée nette de l'arbre-type, de l'arbre en soi, absolument comme les Primitifs et comme les enfants? L'arbre des enfants et l'arbre de Valenciennes sont une même conception rationnelle qui échappe aux hasards de l'impression sensible et de la fantaisie individuelle. Et sans doute, après l'impressionnisme, nous avons été beaucoup trop loin dans la subjectivité. L'objet qui n'était déjà plus qu'un système de taches est devenu un simple prétexte à toutes les audaces du genre elliptique... Par des moyens qui souvent m'étonnent, vous faites rentrer dans la peinture la notion typique de l'objet. De tous vos desseins, c'est à mon sens le plus classique : au moins, soyez concret!

*

— Une proposition de loi vient d'être déposée devant le Parlement. Elle tend à assimiler aux locaux professionnels, dont l'occupation est garantie pour cinq ans à leurs habitants, les appartements

ou ateliers des artistes et écrivains. Dans l'exposé des motifs, les honorables parlementaires alleguent l'injustice qui faisait protéger les négociants en abandonnant les professions dites libérales à leur malheureux sort. La même thèse a été soutenue devant le Sénat, lors de la discussion de la loi des loyers, par M. Hugues Le Roux.

— La société St Jean organise au musée des Arts décoratifs une exposition d'art chrétien qui s'ouvrira au mois d'octobre prochain. Les artistes désirant donner des ensembles sont priés de prévenir la société le plus tôt possible, pour que des emplacements puissent être prévus. Adresser les demandes à M. Charles Charpentier, 55, rue de Bellechasse, Paris.

— En juin prochain, croyons-nous savoir, M. Gustave Geffroy, directeur de la manufacture des Gobelins, exposera les productions récentes des ateliers nationaux.

— Le statuaire Laurent Marqueste, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, est mort à soixante-dix ans. Il était membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, et auteur du *Jules Ferry* des Tuileries.

— Sous la présidence du maître écrivain J.-H. Rosny aîné, assisté de MM. Léonce Bénédite et Jean Robiquet, président d'honneur des peintres du *Paris Moderne*, la société à fêté par un banquet ses récentes expositions. On y célébra le récent ruban rouge du graveur Charles Jouas et l'admission parmi les membres de la société du peintre Pavil.

A STRASBOURG

A la cathédrale, on poursuit activement la restauration des deux piliers *tassés* et lézardés depuis 1904. — Parmi les cours de l'Université (faculté des lettres), retenons ceux de M. Rocheblave sur *Philippe de Champaigne*. — Un concours d'art décoratif a été organisé par les soins de la Renaissance alsacienne : Sujets : chaise, boîte et abat-jour. Les envois ont été exposés au Musée des Arts décoratifs. — La Société Selestadienne des Lettres, Sciences et Arts a mis au concours deux enseignes de fer forgé pour les hôtelleries du Bouc-Aigle et du Miroir. — Paul Westercamp, grand protecteur des artistes et grand ami des arts, à Strasbourg et en Alsace, est mort.

MUSÉES DE PROVINCE

— Une révolution du palais a retiré les fonctions de conservateur du musée de Valenciennes à M. Bauchond, lequel les avaient exercées pendant la guerre, dans les conditions qu'a relatées le *Bulletin*. C'est M. le docteur Coroënne qui désormais en est investi.

— Le poste de conservateur du musée de Saint-Quentin est vacant. Souhaitons que la municipalité récompense le zèle de M. Israël, qui sauva les La Tour et assuma les fonctions de conservateur sous la domination allemande, en le lui confiant.

— M. Monziès, graveur, a été nommé conservateur du musée du Mans, fameux pour son Le Sueur et sa plaque d'émail à l'effigie de Plantagenet.

— Le musée de Nantes s'enrichit d'un dessin de Louise Hervieu, acquis pendant l'exposition récente de l'artiste, d'une toile d'André Lhote, et d'un dessin de Derain offerts par M. Jacques Zoubaloff. Le même musée recevra le grand carton de tapisserie, *la Pastorale*, de Paul Deltombe, acquis par l'Etat à l'exposition Druet. Enfin, le maître Claude Monet a fait don à M. Marc Elder, pour le musée de Nantes, de deux paysages au pastel.

— M. le docteur Langlet, ancien maire de Reims, est nommé conservateur du musée de la ville tragique.

*

Expositions prochaines : Au Pavillon de Marsan, jusqu'à la fin du mois, exposition des dessins des écoles primaires. — Au Grand-Palais, à dater du 13 avril, salon de la Société Nationale des Beaux-Arts; à dater du 30 avril, salon de la Société des Artistes Français. — Chez Bernheim-Jeune, du 17 avril au 1er mai, toiles de William Malherbe. — Chez Durand-Ruel, jusqu'au 14 avril, œuvres de Maxime Maufra. — Chez Georges Petit, jusqu'au 30 avril, les Pastellistes Français; et du 1er au 15 mai, toiles d'Eugène Chigot, inspecteur des Beaux-Arts. — Chez Druet, jusqu'au 23 avril : au premier étage, trente dessins et aquarelles de Cézanne ; au rez-de-chaussée, exposition annuelle du « 2e groupe » (Baignières, Desvallières, Dethomas, Flandrin, Guérin, Marque et une invitée, Mlle Lloyd).

...et ailleurs

POUR CONTRIBUER A L'HISTOIRE DE LA BOHÈME ARTISTIQUE, A ROME

Les Romains se portent en masse à la rétrospective de Luigi Galli. Ce peintre, il y a quelque trente ans, vendait dix *lire* des toiles qu'on s'arrache aujourd'hui à coups de billets de mille. Bohème prompt au quolibet, frugal comme un dromadaire, le pauvre hère aimait, dans les rues, tenir des discours aux enfants : aphorismes d'art, pensées profondes, qui faisaient rire la jeunesse. Un jour, ayant vendu un tableau à un prix inespéré, il va tout manger, d'un coup, au chic Café de Rome. Un peintre, très *arrivé* par des moyens de basse réclame et sans talent, entre, aperçoit Galli et lui dit son étonnement. D'où, réponse cinglante : « Cela te paraît merveilleux que je puisse faire le *monsieur* une fois l'an, mais ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que tu puisses le faire chaque jour. »

Nicolas Maës. — Dame inconnue. (Musée de Bruxelles, legs Buisseret)

Au reste, tous les mauvais artistes redoutaient ses mots terribles : il ne les leur ménageait pas. L'un d'eux, pour s'en faire un ami, certain hiver, lui offre un pardessus usé : le pauvre est en effet à moitié nu. Au printemps, il rapporte le vêtement en réclamant à son « bienfaiteur » — car il n'est pas dupe, — une lire cinquante. C'est le prix d'un raccommodage qu'il a dû faire effectuer au revers de la harde.

Il était Milanais : ses compatriotes s'étaient montrés ingrats. Il y haïssait les gens et la ville. Quand on lui disait, à le voir si miséreux : « Retourne à Milan », grand ami du calembour, il répondait : « Mi? là? No! » — *Milano* — : moi? là? non!

Un peintre riche, certain soir, soit par crainte du sarcastique, soit par pitié véritable, lui donne un billet de cent *lire*. Galli, passant devant le « portico di Veio », avise un fiacre, vingt-cinq fiacres

Moreelse. — Portrait d'homme, 1636.
(Musée de Bruxelles, legs Bnisseret.)

Moreelse. — Portrait de femme, 1637.
(Musée de Bruxelles, legs Buisseret.)

attendant le client. Il monte dans le premier, se fait suivre de tous les autres. On le dépose enfin au Corso, après une longue promenade dans Rome. Le billet de banque y passa tout entier.

Il adorait la reine d'Angleterre, Victoria, et lui écrivait tous les jours, en franchise : jamais il ne reçut de réponse. Pourtant, il fit d'elle un admirable portrait.

Il avait combattu au Vascello, avec Garibaldi, pour la liberté. En pleine bataille, il s'était adossé à un arbre pour dessiner, d'un magnifique trait réaliste, ce qui se déroulait sous ses yeux, dans la fumée et le sifflement des balles.

Via del Babuino, maintenant, on expose tout ce qu'on a pu recueillir de ses œuvres : toutes sont cotées à très gros prix. Galli, dit la presse italienne, était un fou génial. Il mourut dans un taudis de la via Flaminia, où il faisait ses couleurs lui-même, et avec quels matériaux stupéfiants. Ses ennemis, à l'époque, ne prétendirent-ils point que pour certains effets de clair-obscur, il utilisait une... matière innommable!

Personne ne l'accompagna au cimetière, mais un jeune étudiant peintre, — dont le nom, peut-être aujourd'hui célèbre, reste inconnu, — ayant demandé aux croque-morts qui ils accompagnaient là, au

nom ridicule de Luigi Galli, se jeta dans un jardin, y cueillit une branche de laurier, l'embrassa, se découvrit et posa le rameau sur la bière nue.

AU MUSÉE DE BRUXELLES

Les musées de Belgique viennent de s'enrichir d'une intéressante donation faite par le comte de Buisseret aux collections de Bruxelles, d'Anvers, de Gand et de Tournai. Nous avons la bonne fortune de recevoir les clichés des six œuvres que la Commission du musée de Bruxelles a acceptées.

Van Staveren. — Retour de Chasse. 1674
(Musée de Bruxelles, legs Buisseret.)

Ce sont d'abord deux portraits signés du monogramme de Paul Moreelse, qui mourut en 1638 : une effigie d'homme datée de 1636 et un portrait de femme, daté de 1637.

Un autre portrait, celui d'une dame inconnue, vêtue de violet, œuvre de Nicolas Maës, entre au musée royal. L'œuvre est de l'époque « maniériste » du peintre. On sait en effet que Maës, élève de Rembrandt, vers 1655 revint d'Anvers très impressionné par Van der Helst. Il changea complètement son procédé. Il se fit, de 1670 à 1690, c'est-à-dire presque jusqu'à sa mort survenue en 1693, le peintre un peu affecté qui connut une vogue étonnante.

Du hollandais Van Staveren, le musée reçoit un *Retour de Chasse*, signé et daté de 1674. L'œuvre est noire et lourdement peinte. Mais il est à noter que ce Van Staveren est un homonyme jusqu'à présent inconnu, du Jean-Adrien Van Staveren, imitateur de Rembrandt et de Dow, qui mourut à Leyde en 1688.

Enfin, avec une nature morte, *Gibier à plumes*, de W. van Aelst, mort en 1679, morceau purement documentaire, le musée reçoit un *Rapace attaquant une basse-cour*, d'un disciple des Sniders et de Fyt, les grands animaliers flamands, Adrian Gryeff, qui se montre leur digne émule en cette toile vigoureuse et hardie.

Adrian Gryeff. – Rapace attaquant une basse-cour
(Musée de Bruxelles, legs Buisseret.)

EN BELGIQUE

Pour recevoir le trésor de « la Toison d'or », que, par le traité de paix, l'Autriche doit rendre à la Belgique, un musée spécial a été ouvert à Bruges. — Il a été décidé que les ruines de la Halle aux Drapiers et de l'église Saint-Martin, à Ypres, seraient conservées comme elles sont. — A Mons, le procureur du roi a poursuivi un jeune artiste, qui, sur l'affiche d'un club artistique, osa montrer Minerve toute nue. L'incident a eu son écho au Parlement belge. — M. Jean Capart, curateur des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, se plaint de la façon légère et arbitraire qu'en eut de classer, dans les musées européens, les témoignages d'art de l'antique Egypte. Le bon et le mauvais sont confondus dans la même aveugle admiration. Pour dire vrai, assure-t-il, il faut encore bien des études pour accéder à une exacte connaissance de cet art lointain. — Au Palazzo Venezia, de Rome, exposition d'art belge. La presse romaine déclare que la marée impressionniste française a débordé en Belgique autant qu'en Italie. Ceci dit, on souligne les noms de Baertsoen, Evenepoel, Khnopff, Wynants, Claus, Van Ryselberghe, Gilsoul... pour déplorer que les quatre premiers ne figurent pas à l'exposition. — Le comité des Expositions belges à l'étranger organise, pour New-York, une vaste manifestation de peinture et d'art décoratif belges. Le vernissage aura lieu en mai prochain.

W. Van Aelst. – Gibier de Plumes.
(Musée de Bruxelles, legs Buisseret.)

EN ESPAGNE

Le Sénat a approuvé la cession d'un terrain pour la « Maison de Velasquez » des-

tinée aux jeunes artistes français. — Au Musée national des Beaux-Arts (Madrid), les galeries d'art moderne ont été réorganisées, et celles d'art moderne espagnol entièrement refondues. Pourtant, on a admis d'y accrocher un Sorolla et un Zuloaga. Deux chambres ont été consacrées à Cervantès, avec, sur les murs, toute la vie de l'écrivain illustrée en de nombreux panneaux que signa le peintre octogénaire Muñoz Degrain. — On expose à Barcelone un projet de monument au musicien Henrique Granados, et de nouveaux « jardins » de Santiago Rusiñol : « ces jardins que l'Espagne ignorait, dit la presse, et où Verlaine, mieux qu'à Versailles, eut pu réciter ses *Fêtes galantes*... ce peintre qui fut le premier (oh!) à donner des majuscules à la Poésie et à la Beauté ». Rusiñol lui-même estimera l'hommage excessif.

EN GRANDE-BRETAGNE

Sir Edwin Lutyens, architecte, et M. H. Hughes-Stanton, peintre, ont été élus « Royal Academicians ». — Une *Madone et l'enfant, entourés de saints*, œuvre de Taddeo Gaddi, a été vendue 131.250 francs chez Christie. — La presse anglaise félicite les artistes de France pour le talent qu'ils déployèrent en imaginant les affiches du dernier Emprunt!

EN SUISSE

Genève paraissait disputer aux Tessinois de Lugano la statue *Spartacus* de Vicenzo Vela, artiste dont il existe un *Napoléon mourant* au musée de Versailles. Il semble que *Spartacus* ira à Lugano et Genève dressera, sur une de ses places publiques, le *Jérémie* de feu Rodo de Niederhausern.

CANADA

L'Etat français vient d'acheter, pour le musée du Luxembourg, le portrait de la danseuse Yetta Rianza, œuvre du peintre canadien Frank-M. Armington.

TCHÉCO-SLOVAQUIE

Le Syndicat des Artistes Peintres tchéco-slovaques vient d'être créé, en une fusion de toutes les sociétés existantes.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

ESTHÉTIQUE

D'un volume récent de M. Jean Cocteau, le Coq et l'Arlequin, *détachons quelques aphorismes :*

Le tact dans l'audace, c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin.

Lorsqu'une œuvre semble en avance sur son époque, c'est simplement que son époque est en retard sur elle.

L'émotion qui résulte d'une œuvre d'art ne compte vraiment que si elle n'est pas obtenue par un chantage sentimental.

En art, toute valeur qui se prouve est vulgaire.

Méprise l'homme qui veut qu'on l'applaudisse, et méprise l'homme qui souhaite qu'on le siffle.

Il faut être un homme vivant et un artiste posthume.

Il y a le moment où toute œuvre en route profite du prestige de l'ébauche. « N'y touchez plus! » s'écrie l'amateur. C'est alors que le vrai artiste essaie sa chance.

Un poète a toujours trop de mots dans son vocabulaire, un peintre trop de couleurs sur sa palette, un musicien trop de notes sur son clavier.

Ce qui excite le rire de la foule n'est pas fatalement beau ni neuf, mais ce qui est beau et neuf excite fatalement le rire de la foule.

Le public n'adopte hier que comme un arme pour frapper sur maintenant.

Si un artiste cède aux propositions de paix du public, il est vaincu.

L'extrême limite de la sagesse, voilà ce que le public baptise folie.

Une phrase du public : « Je ne vois pas ce que cela représente. »

Le public veut comprendre d'abord, sentir ensuite.

Un jeune homme ne doit pas acheter de valeurs sûres.

Le même tract contient sur la musique des réflexions non moins sages. Par exemple :

Nos musiciens ont évité le torrent Wagner sur une corde raide, mais, pas plus que le torrent, la corde raide ne peut être considérée comme un moyen de locomotion honnête. On réclame du pain musical.

Satie enseigne la plus grande audace à notre époque : être simple. N'a-t-il pas donné la preuve qu'il pourrait raffiner plus que personne? Or, il déblaie, il dégage, il dépouille le rythme. Est-ce de la musique sur qui, disait Nietzsche, « l'esprit danse », après la musique « dans quoi l'esprit nage » ?

Ni la musique dans quoi on nage, ni la musique sur qui on danse : de la musique sur laquelle on marche.

Qui sympathise avec ces dires peut lire le Coq. *Son premier numéro paraît à la mi-avril. C'est un journal que M. Jean Cocteau publie avec la collaboration de quelques jeunes gens de bonne humeur, notamment les musiciens François Poulenc, Georges Auric, Darius Milhaud, qui ont de vingt à vingt-six ans.*

P.-A. Gernez. — Barques dans le port.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.